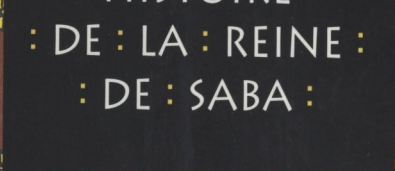
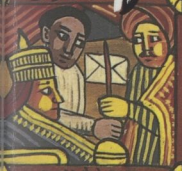


JAKOUB • ADOL • MAR

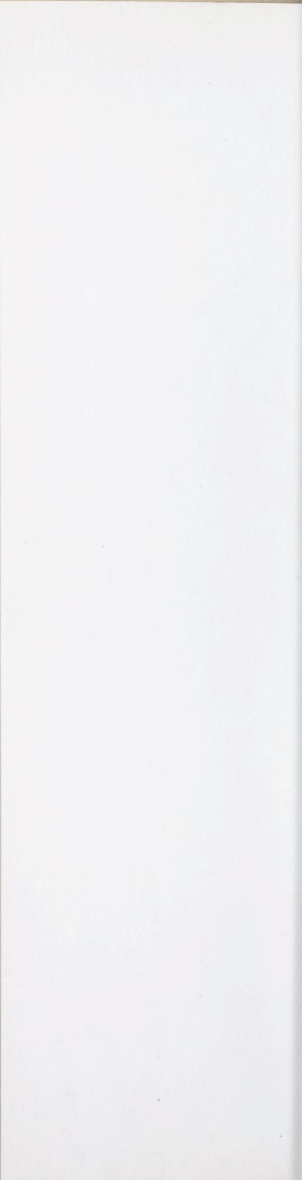
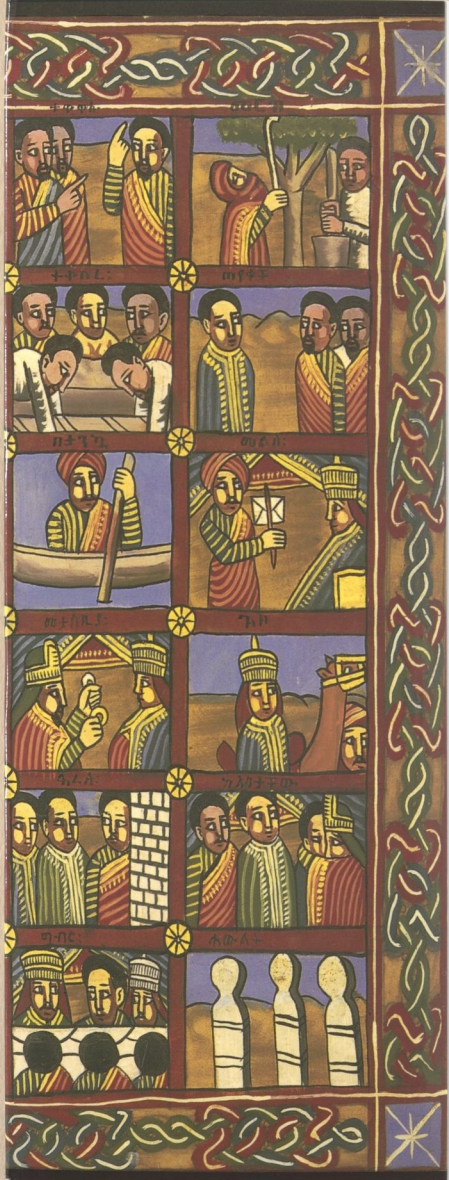
MAKÉDA

OU

: LA : FABULEUSE :
: HISTOIRE :
: DE : LA : REINE :
: DE : SABA :



Michel LAFON



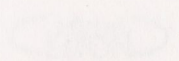
JACQUES SPOL MAR

MAKÉDA

ou

LA FABULEUSE HISTOIRE
DE LA REINE DE SABA

LA FABULEUSE HISTOIRE
DE LA REINE DE SABA



8
DH non
3051

MAKÉDA

ou

LA FABULEUSE HISTOIRE
DE LA REINE DE SABA

JAKOUB ADOL MAR

MAKÉDA

ou

LA FABULEUSE HISTOIRE
DE LA REINE DE SABA



103, boulevard Murat, 75016 Paris

DL 23 JAN. 97 02635

JAKOB ADOL MAR

MAKÈDA

ou

LA TABULEUSE HISTOIRE

DE LA REINE DE SABA

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays*

© Éditions Michel Lafon, Paris, 1997



AVANT-PROPOS

par MAKÉDA KETCHAM,
petite-fille de l'auteur

Il existe parfois, dans les vieux tiroirs, des trésors cachés. Le manuscrit de ce livre en est un. Mon grand-père nous l'a légué à sa mort, avec le sceau qui atteste son rang princier, comme le dernier lien qui rattache sa descendance à sa terre d'origine.

Jakoub Mar est né de l'union d'un missionnaire luthérien, l'Allemand Johannes Mayer, et d'une princesse éthiopienne, Sarah Négussié. Sa famille était ainsi alliée au Ras Mickaël, fidèle de l'empereur Ménélik II et chef de guerre du Wollo, région située au nord-est de l'Abyssinie.

De ce lignage il aurait hérité son titre de noblesse : Lidj Engueda Work Ze Wollo¹. Vers 1890, il part étudier en Europe ; par la suite il fera partie de cette vague d'intellectuels éthiopiens qui marqueront, au début du *XX^e* siècle, la pensée réformatrice du pays.

Rentré dans sa patrie à la fin de ses études, il devient successivement maire d'Addis-Abeba puis conseiller de l'empereur Ménélik et de l'impératrice Zaouditou. De celle-ci, il reçoit mission de collecter les légendes, contes,

1. Prince Engueda Work (l'« hôte d'or ») du Wollo.

cantiques et traditions orales ayant trait à l'histoire de la reine de Saba. De ces recherches a résulté un manuscrit de deux mille pages remis à l'impératrice et dont il ne subsiste aucune trace à ce jour.

Quelle était la portée d'un tel travail ? La dynastie salomonide a régné sur le pays sans discontinuité du XIII^e siècle à la chute du négus Haïlé Sélassié, en 1974. Les différents monarques qui se sont succédé sur le trône se sont toujours légitimés par leur généalogie avec des ascendants bibliques : la reine de Saba et le roi Salomon. On peut donc supposer que l'enquête commanditée par Zaouditou à mon grand-père allait dans ce sens.

Vers 1922, Jakoub Mar est nommé consul d'Éthiopie à Bruxelles. Et là, toujours guidé par cette préoccupation de mieux préserver et faire connaître l'héritage de toute une civilisation aux frontières de la réalité et de la mythologie, il se met à l'écriture, en français, d'un roman inspiré par ses découvertes antérieures.

Cette vie de Makéda, la reine de Saba, fut donc rédigée dans les années vingt. Chercher à faire la part de la tradition relatée et de la vérité historique serait vain : il suffit de se laisser porter par la poésie chargée de nuances avec laquelle l'auteur nous parle du caractère éthiopien, du symbolisme d'un règne et d'un empire presque bimillénaires, d'un « passé frissonnant de gloires » et d'une « civilisation très raffinée » dont l'Occident ne « soupçonne pas encore les sereines beautés ».

Fondation d'une dynastie, légende d'un peuple, histoire biblique. Ce chant d'amour nous restitue avec force parfums, couleurs, ombres et lumières un univers fait de sentiments passionnés, d'intrigues et de saveurs orientales...

Makéda KETCHAM

À Sa Majesté l'Impératrice d'Abyssinie
Zaouditou I^{ère},
Reine des Reines,
Lionne de la Tribu de Juda,
Gracieuse descendante
du Roi Salomon et de la Reine Makéda,
Fille de Sa Majesté l'Empereur Ménélik II.

*

* *

L'auteur prie respectueusement
Sa Majesté l'Impératrice
d'accepter la dédicace de cette œuvre,
avec Sa bienveillance coutumière,
comme une contribution
à la magnifique histoire
de Ses illustres ancêtres.

...de la ville de ... De ces recherches a résulté un manuscrit de ... pages ...

Cette ... La ...



...de la ville de ... De ces recherches a résulté un manuscrit de ... pages ...

James A. Cox, Mayor

PRÉAMBULE DE L'AUTEUR

J'AI TOUJOURS ÉTÉ SOUCIEUX DE FAIRE LA LUMIÈRE sur certaines périodes ténébreuses de l'histoire de l'Abyssinie, mon pays natal. Il m'a paru que je ne pouvais mieux témoigner de mon ardent amour pour ce dernier qu'en contribuant à lui rendre, dans l'histoire des peuples du monde, la place prépondérante qui lui revient.

Les règnes des empereurs qui ont conquis une partie de l'ancienne Égypte et de l'Arabie jusqu'à la Syrie actuelle demeurent trop peu connus. Ce passé frissonnant de gloires et caractérisé par l'esprit d'une civilisation très raffinée, l'Occident n'en soupçonne pas encore les sereines beautés. Déjà, au cours d'une existence de chercheur obstiné, j'ai été assez heureux pour susciter l'intérêt de savants européens envers son épopée tragique, dont il subsiste des ruines très importantes et fort curieuses.

Cette épopée – qui forme un cycle de dix-sept cents années courant du X^e siècle avant Jésus-Christ jusqu'au VII^e siècle de notre ère – n'est que très imparfaitement enregistrée dans la mémoire des hommes. Certes, plu-

sieurs missions archéologiques et géographiques françaises, anglaises, allemandes, italiennes et américaines ont parcouru une partie de cet Empire. Elles y ont trouvé les vestiges d'imposants monuments, des socles, des pilastres et des inscriptions gravées dans le roc dont les traductions furent confiées aux musées internationaux en des volumes qui resteront, malheureusement, ignorés du grand public. Mais les savants attirés par ces découvertes ont à mon grand regret délaissé les anciens manuscrits dont les révélations contiennent un monde de vérités.

Je me suis alors consacré à réunir tout le contenu des parchemins, papyrus et tablettes que j'ai pu mettre au jour au cours de recherches minutieuses. Je les ai traduits ou fait traduire, et j'ai gardé les copies des textes qui sont conservés avec vénération dans les vieux monastères, synagogues et églises abyssins.

Cette tâche ardue a absorbé jusqu'aujourd'hui vingt-cinq années de travail permanent pendant lesquelles j'ai connu l'esprit et pénétré la science profonde d'un nombre considérable de savants, prêtres, rabbins, magiciens et écrivains d'Abyssinie.

Ayant quitté le service du gouvernement éthiopien, mes loisirs actuels m'ont permis en toute indépendance de classer mes documents et d'en soumettre une part à la curiosité du public. Je les livre, dans cet ouvrage, sous la forme d'une prodigieuse aventure pour laquelle la fiction du roman est mise au service de la réalité.

De fait, j'ai pu constater qu'il est impossible de traduire en langue française ces innombrables relations tout en laissant au lecteur le soin d'en dégager la vérité. Aussi bien, nombre des contes, légendes et inscriptions s'y rapportant sont-ils contradictoires. En effet, depuis l'époque du roi-prophète Anguebo, l'his-

toire de son peuple a naturellement été copiée, recopiée, retranscrite à maintes reprises dans différents dialectes, et ceux qui ont ainsi perpétué le passé n'ont pas toujours fait œuvre de scientifiques : ils ont trop souvent altéré, de version en version, le sens fondamental.

Ce sens, j'aurais pu essayer de le rétablir en accordant à un historien plus de confiance qu'à un autre. Or je me suis aperçu qu'aucune préférence n'était possible. Sans m'arrêter à cette difficulté, j'ai revu mes archives en éliminant les récits qui n'ont point laissé de trace dans les rites et coutumes religieux et populaires. Ce procédé donne sans doute plus d'authenticité au résultat de mon travail. Ainsi ai-je écarté toutes les fabulations qui se transmettent dans mon pays, et que d'autres auteurs ont recueillies avec complaisance en faisant rejaillir invraisemblances et miracles sur les épisodes de la vie de la reine de Saba. Ainsi l'anecdote du « houd-houd », la perruche enchantée, ou la découverte, par la reine de Saba, d'une poutre qui aurait servi à la croix de Jésus. Et tant d'autres mythes qu'il serait fastidieux d'énumérer.

Ce roman, au contraire, ne fait allusion qu'à des faits relevant de la tradition la mieux établie. Qu'il me suffise de signaler, en l'occurrence :

— Les Israélites qui vivent en Abyssinie et au Yémen, dont l'origine est fort peu connue en Europe et qui ne proviennent point, en tout cas, de Judée.

— L'existence, dans toutes les églises chrétiennes (copto-orthodoxes) d'Abyssinie, d'un lieu dit « Saint des Saints » et contenant l'arche symbolique israélite dénommée Taboth, ce qui prouve que les Abyssins furent des Israélites à un moment de leur histoire et que ceux qui demeurent, à présent, indéracinablement

attachés à leur foi, constituent une trace de l'ancienne croyance, naguère générale en Abyssinie.

– Le rite perpétué de jeter en l'air des colonnes de sable lors des cérémonies importantes.

– L'excision, encore pratiquée, des filles comme des garçons abyssins ; la couture des lèvres du sexe féminin qui se perpétue dans le Danakil ; l'obligation, toujours imposée à un Issa, de prouver qu'il a tué deux hommes avant de contracter mariage ; enfin, la coiffure maintenue à l'honneur chez les Kaffoutchos, ornée du phallus symbolique.

– Les caractéristiques invariables, depuis Makéda, reine de Saba, des rites du mariage abyssin et l'égalité absolue des sexes qui résulte de la législation makédienne.

– La tradition immuable de l'anneau, d'or pour les hommes, d'argent pour les femmes, suspendu au cou par une cordelette de couleur bleue, la couleur favorite de Salomon.

– L'intervention, en vigueur depuis l'époque civilisatrice sabéenne, de la magie dans la science des savants abyssins, et leur connaissance raffinée des poisons.

– L'attraction de Jérusalem sur les souverains abyssins. Cette attirance, autrement inexplicable, est confirmée par la collaboration constante de ces monarques à la construction et à la garde du Grand Temple et du Tombeau de Jésus-Christ.

– L'exactitude de l'arbre généalogique de la famille impériale abyssine, qui prend racine dans l'union du roi Salomon et de Makéda, père et mère de Ménélik I^{er} dont le titre de « Lion vainqueur de la Tribu de Juda » a été constamment porté avec gloire par les empereurs d'Abyssinie, notamment Ménélik II.

Je pourrais continuer longuement l'énumération, mais ces faits éclaireront déjà suffisamment le lecteur sur l'illustre reine des reines – que j'ai des raisons de considérer comme une ancêtre – et sur cet énergique et surprenant petit peuple abyssin qui, baigné à la source du génie de Makéda, a su maintenir son caractère propre, ses traditions et sa culture malgré les vicissitudes de trente siècles et les puissances prodigieusement attractives des empires pharaonique et assyrien.

Je ne puis pour autant négliger quelques considérations sur les Israélites d'Abyssinie. Ils répondent aujourd'hui au nom de « Falachas », un terme issu de l'ancien amharique qui signifie « exilés ». Leurs premiers ancêtres sont en effet ces Hébreux réfugiés d'Égypte auxquels les Abyssins offrirent l'hospitalité après le douloureux calvaire qui les conduisit de Memphis à Symiène.

Le teint des Falachas est d'une couleur plus claire que celle des Noirs et des Nubiens. Il faut en chercher l'explication dans les croisements qui se sont opérés entre Falachas et femmes indigènes, les Israélites ayant perdu la plupart de leurs compagnes au fil de l'exode.

Les Falachas n'utilisent pas le « talith » (châle que l'on met pour la prière) ou la « mezouzah » (signe placé sur les portes), pas plus qu'ils ne respectent le jeûne de Pourim ni les lumières de Hanoukka. Ces lois, survenues après la Torah écrite, étaient inconnues, et pour cause, de leur prophète Anguebo.

Leurs prêtres ne s'appellent pas rabbins mais « kahens », du nom en usage avant Moïse. Car ils sont les seuls Israélites au monde qui observent un culte d'avant Moïse. Ils respectent encore les prescriptions

abrahamites, célèbrent le culte devant un autel et font des holocaustes.

*

* *

Un jour peut-être se trouvera-t-il un mécène éclairé pour constituer le fonds nécessaire à l'approfondissement scientifique – par une mission qualifiée – de l'histoire ancienne du peuple d'Israël, à la fouille des ruines des palais et synagogues d'autrefois, donc à l'identification des inscriptions qui foisonnent tant en Abyssinie qu'en Arabie. De telles recherches jetteraient pour la science historique des lumières nouvelles sur beaucoup de points de l'Antiquité restés obscurs.

En attendant, je voudrais prier le lecteur de ne pas se méprendre sur l'audace de mon intrusion dans une époque si touffue, si prodigieuse. Beaucoup d'écrivains de l'Arabie heureuse, de la Mésopotamie et des Indes ont chacun présenté à leur façon la légende de la reine Makéda. Ils l'ont fait d'après les éléments qui se trouvaient en leur possession. Mais aucun de ces auteurs, jamais, n'a pu se baser sur des témoignages aussi anciens que ceux que j'ai pu traduire ou faire traduire par les moines chrétiens ou les kahens de Symiène, tous théologiens sincères, sans ambition ni sectarisme, prêtres profondément idéalistes qui ont transmis le souvenir des amours de la reine de Saba et du roi Salomon avec la même piété que le Livre saint.

Quoi qu'il en soit, par cet ouvrage, j'espère avoir encouragé les savants qui m'ont aidé à recueillir mes matériaux, et les avoir incités à mettre au service de la science universelle les précieux vestiges qu'ils possè-

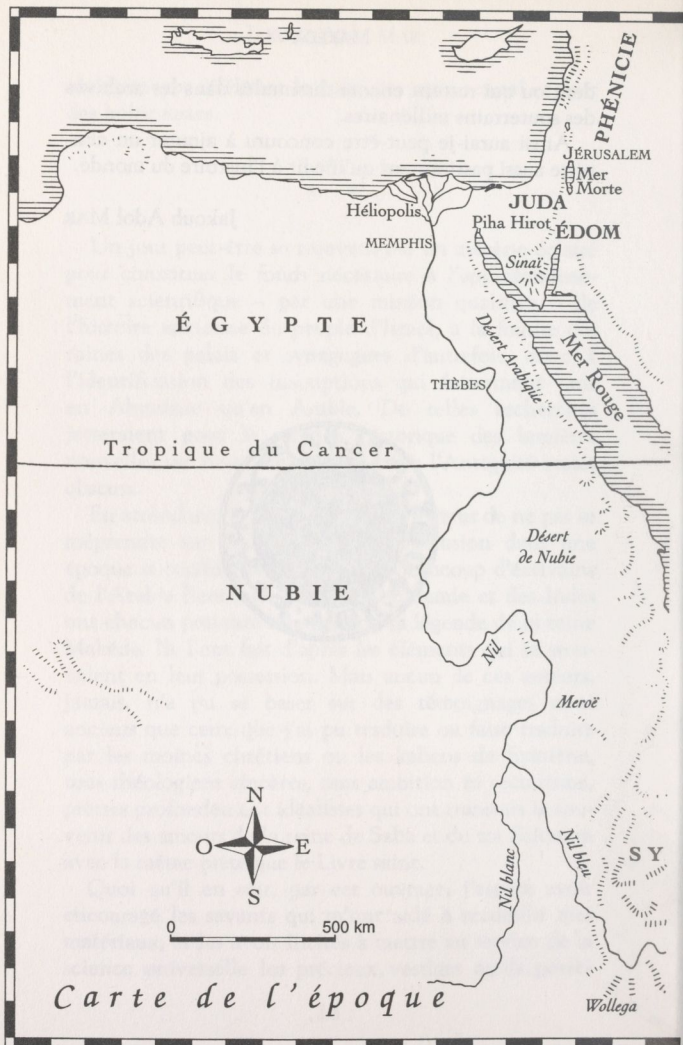
MAKÉDA

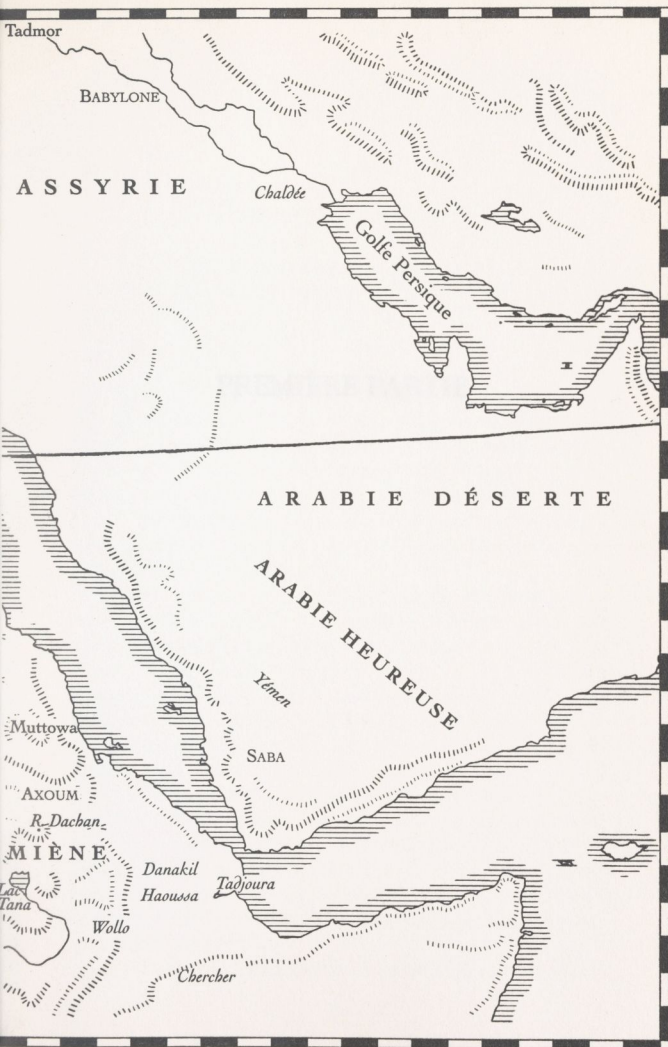
dent ou qui restent encore dissimulés dans les archives des souterrains millénaires.

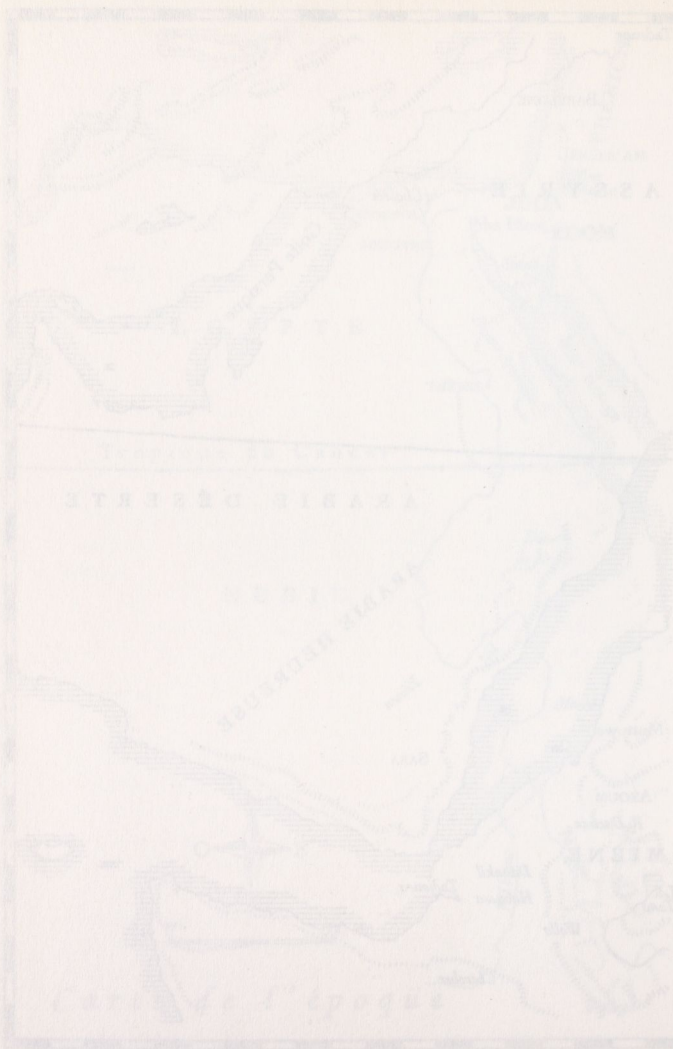
Ainsi aurai-je peut-être concouru à ajouter un chapitre aussi passionnant qu'inédit à l'histoire du monde.

Jakoub Adol MAR









Carte de l'époque

PREMIÈRE PARTIE

PREMIERE PARTIE

À MEMPHIS, UN MATIN

*Aussi le peuple superstitieux croyait-il
que bâtir lui était un devoir dicté par les dieux...*

UN COUP DE GONG ÉPARPILLA, DANS L'AIR ROSE, SES sonorités cuivrées. Maître Cadmus, grand architecte d'Aménophis III, sortait tôt ce matin. Il avait revêtu sa robe cérémonielle de lin blanc, à large broderie bleue, et encerclé ses reins de la plus éblouissante ceinture. Car il devait assister, au pied même de l'inachèvement sacrilège de la nouvelle pyramide, à un Conseil d'Empire mandé en hâte par le Pharaon.

Cadmus se pressait. Le soleil s'épandait en flaques d'or sur Memphis immobile, silencieuse, endormie dans une atmosphère que l'on pressentait angoissante.

Le pas de l'architecte était lourd. L'homme sur les épaules de qui reposait la responsabilité mathématique de l'édification des temples solennels, des périlleuses pyramides, des obélisques effilés, des pylônes et des sphinx de basalte et de granit, était chargé de soucis et de peine.

Sa nuit avait été douloureuse. Il s'était, en des rêves obsédants, battu contre ces illuminés qui, au nom d'un Jéhovah inconnu et dément, avaient obtenu du Pharaon le départ des Hébreux en des cohortes grisées de mysticisme, sous la conduite de Moïse. Ainsi, dans son sommeil, Cadmus avait-il pleuré sur son œuvre mutilée par l'évasion des esclaves israélites.

L'aube n'avait point apaisé sa souffrance. Réveillé, il

pleurait encore sur son rêve détruit. Il arriva rapidement au chantier établi sur le bord d'un bras du Nil. Un silence de catastrophe flottait sur la forêt des madriers au centre de laquelle, gigantesque et pourtant harmonieuse, s'appesantissait la masse fondamentale de la pyramide abandonnée. Cadmus alla vers la vaste tente pourprée que les ouvriers avaient hâtivement dressée pour le Conseil et souleva les lourdes tentures polychromes marquées des insignes pharaoniques. Ses collègues n'étaient pas encore là, mais il ne tarda pas à les voir venir vers lui. Ce fut d'abord, imposant, l'entrepreneur des travaux impériaux, Chapat ; puis Danaüs et ses aides, architectes jeunes et insouciant malgré leur grand savoir ; Séthos, le chef du chantier, bouffi de son importance, et Tât – le scribe principal de la cour – qui semblait toujours dissimuler des secrets d'État derrière un énigmatique sourire.

C'étaient eux que désirait consulter le Pharaon. En attendant sa venue, Cadmus, Chapat, Danaüs et Séthos joignaient leurs plaintes. Dans un concert de haine, leurs récriminations giclèrent à l'égard de l'Hébreu conquis à la foi de Jéhovah. Seul Tât le scribe, comme plongé dans un songe, se taisait. Jusqu'à ce jour, ployant sous l'autorité lourde mais éclairée du génie qui sourd de la race d'Égypte, le peuple d'Israël enchaîné avait souffert et s'était épuisé à la construction des pyramides orgueilleuses, des temples solennels, des hypogées, des colosses basaltiques des remparts, des portiques et des villes que traçait la splendide et inapaisée imagination des bâtisseurs égyptiens.

Nulle plainte, nulle révolte n'avaient encore contesté cette tyrannie consacrée à la gloire et à la pérennité des dieux. Et voici que Jéhovah, soudainement, avait jeté sur cette gloire une illusion plus magnifique qu'elle-même : un Dieu était né aux Hébreux, un Dieu nouveau, invisible et redoutable.

Ainsi qu'une vague mue par la croyance nouvelle, comme le sable du désert est projeté par le vent, des cen-

taines de milliers de Juifs aveuglés et pétris de miracles s'étaient rués – derrière la robe du prophète Moïse – vers le pays des Cananéens, la Terre promise « où le lait et le miel coulent à flots ».

Le Pharaon ne regrettait-il pas son acte de clémence ? Cadmus l'espérait. Il le souhaitait de toute son âme ardente, déformée par sa passion d'animateur de pierres. Certes Aménophis le Magnifique avait hésité avant d'ordonner la libération du peuple juif. Entre conseillers, seigneurs, hiéroglyphites et lui, de longs débats s'étaient engagés quant au problème théologique. Le grand prêtre lui-même était perplexe. Jamais, en leurs discours, la puissance de l'Empire, sa sécurité et la sauvegarde des frontières n'avaient été envisagées. Cependant, grâce à l'asservissement des Hébraïques, l'Égypte s'était lancée dans une ère constructrice dont dépendait sa grandeur.

Les collègues de Cadmus l'approuvèrent : la ville entière se lamentait, se désolait, se décourageait devant les travaux inachevés. Le Pharaon dominateur des trônes avait pourtant continué d'adopter, sur les plans séduisants de Cadmus, bien d'autres projets grandioses : des canaux à creuser, des villes nouvelles à bâtir pour dégorger Memphis surpeuplée, des fortifications à surélever. Une civilisation intense, géniale, naissait de la terre pharaonne fertilisée par les eaux grasses et lumineuses du Nil. Cette civilisation s'extériorisait par une fièvre d'édifier, de creuser, d'embellir, une fièvre créatrice transposée par la brique du limon que le soleil brûlant se charge lui-même de cuire. Ainsi l'eau, la terre et le feu conjugués concouraient à servir l'esprit édificateur des Égyptiens. Ils en étaient les inspirateurs naturels. Aussi le peuple superstitieux croyait-il que bâtir lui était un devoir dicté par les dieux.

Or, brutalement, voici que cette vie se trouvait stérilisée, abolie par le manque de main-d'œuvre.

La mort dans l'âme, Cadmus pleurait...

AMÉNOPHIS III LUTTE AVEC DIEU

*Quel pressentiment,
oiseau aux ailes de soie sombre,
vient de voler devant ses yeux ?*

RAPIDE ET SOUPLE, NOIR COMME L'ÉBÈNE ET VERNI DE sueur, un esclave se dresse devant eux. Des fanfares de trompettes, au loin, crèvent le silence bleu.

Le Pharaon !

Les fanfares roulent, portées par la brise. Elles réveillent la ville et se meurent en échos prolongés.

Le Pharaon !

Précédé d'un héraut et de quatre thuriféraires, hissé de toute sa hiératique majesté dans son palanquin à vingt-quatre porteurs noirs et nus, les plus solides, les plus harmonieux de formes, de ceux que l'on recrute en Berbérie pour cet honneur insigne :

Le Pharaon !

Sur le trône de bois précieux où la fantaisie de l'artiste s'épuisa en capricieuses et stylisées fleurs d'or et d'argent enrobées de soieries et d'étoffes pourpres, impassible, magnifique, soleil en marche, le Maître de l'Égypte, consultateur des peuples, incarnation de tous les dieux :

Le Pharaon !

Comme il ne faudrait point que les mouches vrombissantes importunent cette méditative souveraineté, les flabellifères, autour de son dais, vont, viennent, courent, virevoltent, brandissant les chasse-mouches de crins d'éléphant et de cheval.

Les troupes – infanterie et cavalerie – qui précèdent, entourent et escortent le Pharaon sont les meilleures, les plus éprouvées parmi celles qui s'illustrèrent dans les lointaines campagnes contre les Berbérins et les Chaldéens. Et leur équipement est minutieux. L'infanterie s'avance rythmiquement. La jupe de coton aux couleurs vives s'enroule autour des cuisses. Une ceinture enserre le torse où pend, retenu par des lanières, le sabre court. Le casque de cuir bouilli, pointu, luit au soleil. Au bras gauche est accroché le bouclier, la main droite étreignant la double lance nouée d'un lacet.

Les cavaliers encerclent les fantassins. Les chevaux sont nerveux, souples, caparaçonnés de cuir brillant de suif. Les fanfares, trompettes, tympanons et sistres sonnent, éclatent, se prolongent, s'arrêtent et recommencent.

Ainsi le Pharaon baigne-t-il dans le faste de sa puissance. À côté de son palanquin caracole le général en chef harnaché de chaînes d'or, les oëris de sa garde suivant les prêtres au crâne rasé.

Devant la tente où sont réunis les constructeurs, le cortège se pétrifie. Hérauts et thuriféraires proclament l'arrivée du favori d'Amon-Râ. Une double haie de soldats soudain statufiés ourle les nattes de paille bigarrées où le Pharaon va poser ses sandales précieuses en forme de patins. La cavalerie dessine, autour de la tente impériale, un carré de poitrails, de lances, d'arcs, de boucliers.

La chaise s'abaisse et le Roi descend. Les fronts se prosternent. Le silence est lourd comme une chape. Le Pharaon salue de sa haute canne, fleurie d'un bouton de lotus d'or et d'argent par lequel s'avère son étincelante majesté. Alors les fronts se relèvent.

Le Soleil se laisse admirer. Il rayonne dans sa calasiris triangulaire, blanche comme lait, plissée avec minutie, ceinturée de peau de crocodile gemmée d'or et de pierres fines. Un gorgerin à septuple rangée d'émaux orne sa poitrine lisse, vernie comme l'ambre. Le visage est intelligent

et fier. Les yeux ont l'éclat doux et profond du fleuve céruleen. La vipère déroulée sur le pschent, qui semble siffler à son front, complète et achève d'une flamme d'or sa granitique impassibilité. Dans son court peplos rouge et flottant, il est plus grand qu'un dieu.

Le Pharaon pénètre dans la tente dont deux esclaves ont écarté les lourdes portes. Il marche d'un pas calculé. Cadmus, ses collègues et Tarcâs, le chef des armées, suivent à cette distance respectueuse par laquelle il convient de marquer leur humilité émerveillée.

Le Pharaon fait un signe puis s'assied sur un siège à pieds de lion paré de peaux d'onagre. Dévotement, ses conseillers l'imitent.

Ainsi commence le débat qui doit décider du sort d'un règne glorieux entre les glorieux.

*

* *

Le Pharaon parle avec sérénité. Sa phrase est cadencée, harmonieuse, équilibrée comme une leçon apprise. Il expose les motifs de sa décision en ne celant point ses scrupules devant l'activité constructive de l'Empire à ce point abolie, et voulant bien se souvenir des démarches qu'entreprendent auprès de lui, après le départ des Hébreux, ses fidèles conseillers.

Tout en reconnaissant la magnanimité impériale, ces derniers expriment leur crainte d'un excès de pusillanimité qui pourrait être fâcheusement interprété par les ennemis jaloux de la puissance pharaonique. Aménophis daigne les comprendre et les excuser.

— Maintenant parle, Cadmus, lance alors le Pharaon. Je t'écoute. Que les dieux inspirent ton discours.

Cadmus se lève, se casse en deux. Son visage trahit l'émotion. Il s'exprime en ces termes précis et mesurés auxquels le prédispose sa science mathématique. Il remercie le

Pharaon de lui donner l'occasion – à lui, tellement indigne de cet honneur – de démontrer le péril où court l'Égypte depuis qu'elle est privée de la main-d'œuvre barbare, des cataractes au delta. Il le fait en rappelant les fastes des trois grands souverains que l'on pourrait appeler « les Bâisseurs ». Puis il supplie l'Empereur d'inspirer son règne de leur exemple :

– Qu'importent mon existence, s'écrie l'architecte, et tous les projets que j'avais consacrés à ta gloire, ô Pharaon ! Qu'importent les travaux et les équations compliquées qui ont blanchi mes tempes ! Qu'importe si, avec la vie éteinte des chantiers impériaux, s'essore également l'existence de mon corps désespéré ! C'est ta gloire représentative de l'immortalité de nos dieux qui seule existe, et Cadmus est entre tes mains un esclave qui ne veut que périr...

Le Pharaon est-il ému par ce discours ? Il n'en laisse rien paraître. Déjà, d'une courbe de sa canne, il fait signe à Séthos, le constructeur, qu'il va consentir à l'écouter.

Séthos est plus jeune que Cadmus, plus ardent aussi. C'est le chef intrépide qui fut choisi pour diriger, d'une main qui n'a jamais failli, les grandes œuvres jaillies du cerveau de l'architecte et de ses disciples.

Séthos s'excuse, supplie qu'on pardonne son audace de s'attaquer à Jéhovah et Moïse sur lesquels il fait habilement retomber la lourde erreur qui pourrait coûter si cher à l'Égypte.

– Les dieux malfaisants sont contre nous, conclut-il, mais Amon-Râ sera le plus fort. Nous construirons des temples si hauts qu'ils s'en iront rejoindre la splendeur des étoiles. Un Pharaon en qui s'incarnent les vertus égyptiennes ne peut se laisser apeurer par Jéhovah. Il faut faire payer à l'imposteur ses discours maléfiques, ses prônes et ses lamentations égalitaires. Donc je demande le front à terre, ô grand Pharaon, d'être de l'expédition que tu vas commander pour ramener les infidèles !

Séthos s'est assis, tout tremblant de passion. L'Empereur demeure impassible. C'est alors Tarcâs, chef des armées, qui sollicite d'exposer l'état des fortifications de Thèbes et la nécessité des réfections depuis trop longtemps prévues :

– Nous sommes chaque jour menacés par une nouvelle déclaration de guerre des Assyriens et des Chaldéens. Leurs espions ne vont pas tarder à savoir que nos ouvrages défensifs ont besoin de réparations. Ne profiteront-ils pas de notre faiblesse momentanée ? Voulez-vous, ô Pharaon, que vos soldats remuent eux-mêmes la terre, portent les pierres et se substituent aux esclaves libérés ?

Tandis que Tarcâs se rassied, chacun scrute les traits de l'Empereur. Un terrible combat se livre, on le devine, dans l'âme du Pharaon. Un combat où les croyances millénaires de la vieille Égypte, où l'orgueil de la race, où la volonté de perpétuer un règne que le monde redoute et admire vont bientôt l'emporter sur la crainte née des étranges paroles de Moïse. Et s'il avait raison, l'homme aux yeux pâles ? Les Dix Commandements flamboient dans la mémoire d'Aménophis. Mais non ! Lui, le descendant des rois en qui s'irradie la puissance solaire, lui dont l'image marque le granit aux quatre horizons du royaume, va-t-il frissonner de peur devant un aventurier au visage brûlé de passion ?

Le Pharaon s'est dressé. De sa canne, il frappe le sol à petits coups nerveux et autoritaires. Il parle et c'est à peine si les conseillers – respectueux du silence obligé – peuvent contenir leur joie, leurs espérances, leur reconnaissance. Il parle et il a tout à fait oublié Jéhovah...

– Demain, à l'aube, une armée partira. Je la commanderai. Tarcâs ordonnera les préparatifs. Nous ramènerons les Israélites maudits, dussions-nous tous périr dans cette aventure où nos dieux nous conduisent.

Mais en laissant tomber ces mots, la voix du Pharaon s'altère. Quel pressentiment, oiseau aux ailes de soie sombre, vient de voler devant ses yeux ?

Chassant d'un geste brusque cette vision, Aménophis

s'apprête à lever le Conseil quand Tât demande subitement la parole, levant les bras au ciel puis se courbant devant l'Empereur.

— Que veux-tu ? s'enquiert le souverain avec bienveillance.

Tât est le premier hiéroglyphite de l'Égypte, Gardien des Livres et de la Double Chambre de Lumière, le plus savant, le plus habile aussi. Nul ne l'égale pour confier au papyrus, d'un stylet précis, les fastes impériaux. Aussi son influence est-elle considérable et jalouée, d'autant qu'il ambitionne de devenir riche et puissant pour mieux servir son art. À cette fin il va s'efforcer de tirer le meilleur parti d'une situation qu'il a parfaitement comprise : n'est-il pas comme le Pharaon, grâce à sa constante fréquentation des savants, des mages et des grammates, le plus instruit de tous ?

Ainsi explique-t-il, sachant que l'Empereur reviendra sur sa décision, qu'il a visité les artisans hébreux qui dans Memphis ouvrent l'or et l'argent, tissent l'étoffe, vendent la bière, taillent le bois, travaillent le cuir et le bronze, pratiquent encore mille métiers utiles et curieux. Il leur a parlé et les a décidés à retarder leur départ. Si les esclaves mystifiés — heureux à n'y point croire d'être délivrés — ont quitté la ville, au moins les artisans plus intelligents, avertis et prêchés par Tât, sont-ils demeurés. Ils n'ont pas cru au mirage. Déjà les ballots de marchandises et les paquets d'outils s'entassaient dans les chars lorsque Tât a parcouru les ruelles et les échoppes. Il a apaisé les Égyptiens qui rendaient les Hébreux responsables des Dix Commandements et de la révolution spirituelle qu'ils avaient créée. « Leur travail nous est utile », a répété Tât, et le peuple a cru en sa parole. « Vous demeurerez parmi nous et vous serez protégés par le Pharaon », a-t-il ajouté à l'adresse de ceux qui s'apprêtaient à suivre Moïse. « Peut-être celui-ci, dans sa magnanimité, fera-t-il de vous des citoyens de Memphis ? Restez et attendez les décisions du Maître. »

Les artisans ont donc regagné les ateliers et les bou-

tiques. Même les belles prostituées juives de la cité, qui avaient préparé leur fuite, s'en sont retournées dans les tavernes et les maisons de danse.

Tât ne dit pas au Pharaon que ces filles ravissantes font la joie du plus humble au plus notable des Égyptiens, dans les quartiers spéciaux de Memphis, mais nul – même l'Empereur – ne l'ignore. Pareille débauche est tolérée parce que les Égyptiennes ne peuvent se prostituer sans violer leur foi, tandis que les esclaves israélites servent l'appétit charnel des hommes avec une science et un raffinement fort prisés, d'autant que leurs corps harmonieux sont les plus beaux du monde.

Si Tât est resté discret sur ce chapitre, en revanche il insiste sur le fait que Cadmus pourra continuer son œuvre : en attendant le retour de l'expédition pharaonique, les artisans d'Israël vont faire revivre les chantiers.

Aménophis ne cache pas sa satisfaction :

– Quelle grâce demandes-tu pour ton habile intervention ? lance-t-il à son zélé hiéroglyphite.

– Devenir gouverneur de la plus petite de tes provinces, ô Soleil, serait le vœu de ton serviteur.

– Il sera exaucé demain. Mais encore ?

– Voir accorder aux Hébreux demeurés à Memphis le privilège de se dire citoyens égyptiens pour prix de leur fidélité.

– Soit...

Le Pharaon s'interroge : de nouveau, l'oiseau noir a volé devant ses yeux.

LA VENGEANCE DE MEMPHIS

*Comme au cours d'une chasse,
des Égyptiens se criaient le nombre des Juifs
qu'ils avaient massacrés...*

LE JOUR ENTIER SE PASSA DANS LA HÂTE DES PRÉPARATIFS militaires. Les casernements s'étaient transformés en ruches. Les soldats avaient reçu leurs ordres avec plaisir. Encore que valeureux et disciplinés, ils savaient qu'ils ne devraient point se battre pour ramener à Memphis ces fanatiques sans armes.

Le lendemain à l'aube, les Égyptiens, boucliers scintillant au soleil, escortaient les six cents chars de guerre du Pharaon. Lâchés comme une meute à la poursuite du peuple d'Israël, ils s'élançaient joyeusement entre le Nil et la mer des Algues, suivant les routes d'ocre comme un serpent agile, multicolore, caparaçonné d'or et de lumière.

Quinze longs jours s'écoulèrent.

Les artisans hébreux ayant été recrutés par Cadmus, les chantiers avaient recouvré une certaine animation. Les lourdes pierres équarries et polies, hissées à bout de câbles, montaient à l'assaut de la pyramide. Les sculpteurs s'apprêtaient à tracer sur les blocs les écritures sacrées, à grands coups de maillet. Si les Hébreux enfuis revenaient bientôt, l'architecte pourrait, avec leur aide, débarquer les chargements de pierres qui se balançaient encore sur le Nil et, dans quarante jours, le tombeau sacré serait achevé.

Mais, dans l'après-midi, un groupe de cavaliers galopant ventre à terre fut aperçu du haut des remparts. Ils pénétrèrent — nuage vivant — dans la ville aussitôt que la garde eut reconnu en eux des soldats de l'armée expéditionnaire. Leurs chevaux dépouillés du harnachement guerrier étaient fourbus, bons à abattre. Les cavaliers eux-mêmes

étaient épuisés. Leurs visages exprimaient l'horreur. Ils demandèrent de nouvelles montures puis se ruèrent vers le palais impérial. Quelques instants plus tard, de toutes parts des estafettes en sortaient pour parcourir Memphis. Les troupes demeurées dans la cité affluèrent aux remparts et la ville se trouva instantanément en état de siège.

Dans la salle octogone du palais, fou d'orgueil et de peur, le futur pharaon Sésostris, successeur de son oncle redouté, voyait déjà les têtes se courber respectueusement devant sa majesté en puissance.

*

* *

Sésostris était un homme de vingt ans, fort mais superstitieux. Le désir de régner ne l'avait jamais possédé. Il regarda les soldats qui, le front collé aux dalles, venaient de lui annoncer la mort de l'Empereur, la perte d'une partie de l'armée et la victoire de Jéhovah acquise par un miracle qui le laissait rêveur. Ne mentaient-ils pas ? Non, non ! Les voilà qui décrivaient les troupes d'Aménophis III acculant les Hébreux dos à la mer ; le refus des Juifs de se rendre ; leur angoisse, leur terreur ; puis soudain leurs prières étranges à Jéhovah, si ferventes qu'elles semblaient vraiment rejoindre le ciel, et la sérénité étonnante de Moïse précipitant dans l'eau son bâton ; les flots s'ouvrant comme deux murailles énormes, livrant passage aux Juifs ; la folle colère du Pharaon lançant son char d'or sur leurs traces, suivi par l'armée. Mais le linceul glauque de la mer avait brusquement englouti cette intrépidité sous un mugissant couvercle d'eau...

Horreur ! Les guerriers rapportaient des preuves de cette catastrophe. Les rares survivants de l'infanterie seraient là demain pour témoigner du désastre.

Sésostris tourna les yeux vers le Conseil des seigneurs et des dignitaires, groupés en hâte, qui sollicitaient déjà un

ordre. Subitement affolé, éperdu, il les chassa tous. Ils s'éclipsèrent dans un grand mouvement de robes froissées.

Le nouveau Pharaon avait peur. Il se précipita sur une haute terrasse fleurie qui, du palais, regarde en contrebas Memphis travailler au prestige de l'Empire. Scrutant la ville d'un air tourmenté, il vit la sinistre nouvelle se propager de maison en maison, de rue en rue, de quartier en quartier, bien plus vite que le vent. Aux carrefours, des cavaliers se dressaient sur leur monture et, aussi fort qu'ils le pouvaient, hurlaient à la foule le désastre qui l'accablait. Partout des gens couraient, se heurtaient, pressés de rentrer chez eux pour partager avec leur famille une douleur qui les confondait de rage et les soulevait de honte.

Car l'armée égyptienne, répétait-on, ne venait point de perdre dix milliers de ses valeureux soldats dans une de ces nobles batailles où les chances sont égales et où la bravoure des uns finit par épuiser puis vaincre le courage des autres. Là, c'étaient Moïse l'aventurier, Jéhovah le sorcier et les Hébreux félons qui avaient ourdi un miracle inouï : des milliers d'Égyptiens morts sans combattre. Voilà ce que clamaient par les rues les meneurs, les fomenteurs de révolte, ceux-là qui, chaque fois que les hommes s'unissent et communient dans la joie des fêtes rituelles ou la tristesse des événements douloureux, éprouvent le besoin de se hisser sur une pierre pour haranguer le peuple, l'exciter, l'emporter.

Sur la grand-place, face au palais, un des orateurs surgis de la foule anonyme était particulièrement entouré : c'était Kâmos. Un homme d'une trentaine d'années, vêtu avec simplicité, mais dont le visage semblait baigné d'un halo mystique. Au paroxysme de la fureur, il subjuguait la foule, réclamant des sanctions. Sa voix était souvent couverte par le flot des malédictions et des murmures d'où fusaient les pleurs aigus des veuves et des mères anéanties.

— Par Osiris ! criait Kâmos. Vengeons nos morts, nos beaux morts, nos grands morts, nos glorieux morts ! Les bêtes

hurlantes ont défait, noyé, tué nos pères, nos frères, nos maris, nos fils, nos fiancés ! Vengeance ! Et que le soleil s'obscurcisse, que le ciel s'endeuille à jamais, que les eaux du fleuve se tarissent si le dernier Hébreu de la race exécrée souille encore, demain, le sol de l'Égypte ! Vengeance !

La harangue, venimeuse comme une langue de serpent et brûlante comme une flamme, fut le signal de l'émeute.

Vengeance !

Au dernier mot de Kâmos, comme si des mains mystérieuses eussent obéi à des ordres rapides et invisibles, des torches furent allumées et brandies au bout de centaines de poings fiévreux, formant mille papillons de feu au-dessus de la vague humaine. Déjà les Égyptiens couraient vers le quartier des Juifs, s'engouffraient dans leurs maisons et leurs échoppes pour en extraire les meubles, les habits, les marchandises précieuses et les outils que le peuple grisé d'ardeur destructrice brisait, déchirait, foulait aux pieds et brûlait.

Les Juifs imploraient, tentaient de s'expliquer ou de s'enfuir. Mais ils furent livrés aux instincts animaux de toute une population. Le premier sang qui gicla d'une poitrine défoncée monta aux cerveaux comme les volutes néfastes d'un alcool.

Les bêtes fauves ne se maîtrisaient plus, se renvoyant les Juifs bras à bras. Ici Kossuth, l'orfèvre, fut écartelé. Des Égyptiens plongeaient les mains dans son sang avec des cris féroces. Ses enfants, découverts dans un hangar, furent jetés à mille doigts griffus puis au bûcher le plus proche.

Là, le tailleur Aïchar fut décapité. La tête détachée, atroce, blanche et sanguinolente à la fois, fut piquée sur une lance.

La femme de Sachem, le marchand de zythum, était enceinte. On ouvrit son ventre pour livrer le fœtus aux chiens affamés.

Parfois des chars fendaient la foule. À leur moyeu

étaient encordés des Juifs qu'ils traînaient sur les pierres au galop de tempête de leurs coursiers.

Partout les mêmes scènes se reproduisaient. Comme au cours d'une chasse, des Égyptiens se criaient le nombre de Juifs qu'ils avaient massacrés. Ils se faisaient des trophées de mains sanglantes.

Dans le quartier des prostituées, ces malheureuses n'étaient pas plus épargnées. Leurs amants qui, hier encore, couvraient leurs corps parfumés de baisers, accouraient pour les violer puis les tailler en lambeaux. Des scènes de stupre inimaginables préludaient aux tueries. Les assassins se mirent à boire. La bière et l'hydromel coulaient comme le sang.

Les femmes égyptiennes n'étaient pas moins acharnées que les hommes. Armées de longues aiguilles, elles crevaient des yeux, arrachaient des oreilles, coupaient des sexes. Impitoyables, elles se vengeaient des infidélités de leurs époux qui, eux, se faisaient des colliers d'entrailles encore palpitantes.

Soudain, un cri d'alarme immobilisa la foule au zénith de sa folie meurtrière. Là-bas, vers les quartiers du sud, des flammes léchaient la voûte du ciel clouté d'or. La ville semblait désormais couverte d'un voile pourpre.

— Il pleut du sang ! s'exclama un Égyptien en transes.

— Non, c'est Memphis qui flambe ! lui répondit un autre.

— Sauve qui peut ! s'écria un troisième. Protégeons nos maisons !

Au même instant la cavalerie chargea, balayant les rues du poitrail de ses chevaux pour arrêter le massacre.

— Arrêtez, arrêtez ! hurlait un officier. Par ordre du Conseil impérial !

Sur la terrasse fleurie qui surplombe Memphis, des hommes anxieux et solennels contemplaient un océan de feu et de sang. Car déjà l'incendie se propageait. La chaleur était devenue épaisse comme la poix. Les brasiers grandis-

saient comme des monuments. L'odeur des chairs brûlées se mêlait à celle, âcre, des bois et des étoffes consumés.

Les sujets du Pharaon ne songeaient plus qu'à sauver leur cité rougeoyante comme une forge. Dans la nuit carminée, des milliers d'hommes s'agitaient, luttaienent contre les flammes avec la frénésie du désespoir. Et ils croyaient que Dieu les poursuivait encore.

ILS PÉRIRONT PAR L'EAU

*Le peuple d'Israël connu avec béatitude
l'infinie bonté de Dieu qui créa sur sa route
ces colonnes de sable pour l'arracher à la mort...*

LE MATIN SE LÈVE SUR UN JOUR EXASPÉRÉ. TOUTE LA nuit, les Juifs terrorisés ont tenté de s'évader. Ils n'ignoraient pas que, très tard, le Conseil impérial – assisté du premier juge et du grand prêtre – avait statué sur leur sort. Mais aux portes de Memphis, ils s'étaient heurtés à une garde d'acier. Ceux qui avaient essayé d'escalader les remparts s'étaient trouvés précipités dans le vide, du haut des poternes. Les reins brisés, on les avait laissés mourir dans les fossés.

La ville est encerclée de cris de douleur, et la nuit commencée dans un assourdissant carnage s'est achevée dans les râles d'une lancinante agonie.

Hors les murs, au milieu de la plaine où, en temps de paix, les habitants heureux se réunissent pour organiser des jeux, un soleil pâle bigarre un bouquet d'hommes et de femmes aux chairs meurtries. Et de cette masse, les hurle-

ments de terreur mêlés aux prières jaillissent comme des jets mystiques.

Tout autour, l'étendue est grouillante d'Égyptiens venus assister au jugement du peuple d'Israël.

Dominant l'espace, s'élève la haute tribune impériale empourprée. De bonne heure, dans l'aube laiteuse, les Hébreux ont été amenés par des soldats et parqués en grappes compactes que resserrent sans cesse les lances de leurs gardiens.

Au palais du Pharaon, le grand prêtre a finalement imposé sa sentence. Atteint dans son orgueil fanatique, il s'est fait implacable. Les rescapés des colonnes conduites par Aménophis n'en attendaient pas moins. Pour eux, leurs frères d'armes ont été attirés dans une lâche embuscade et doivent être vengés comme il convient de venger l'Empereur et l'affront fait à toute l'Égypte. Un châtiment bref et radical est d'ailleurs le seul moyen d'apaiser la population.

Aussi est-ce le visage grave que les dignitaires de la cour impériale, auxquels la garde a frayé un chemin parmi le flot houleux des Égyptiens et la tourbe des Hébreux atterrés, gravissent l'estrade du tribunal. Ils se regroupent autour du trône demeuré vide en signe de deuil.

Une immense acclamation les accueille dans le faste de leur appareil justicier, déferle sur la plaine comme le mugissement de la mer et se mue en imprécations haineuses à l'adresse des Juifs. Les trompettes imposent le silence puis le héraut impérial s'avance, magnifique :

– Peuple d'Égypte, l'enquête démontre que ces esclaves hébreux, race détestable, sont cause de la noyade de notre illustre Pharaon et de toute son armée. Les coupables méritant un châtiment exemplaire, le tribunal suprême propose un jugement que la volonté populaire devra sanctionner...

Le premier juge s'avance et lit alors ce jugement :

– Vous, les misérables esclaves sur lesquels retombe la responsabilité de l'anéantissement de notre roi bien-aimé,

de tant de nobles, d'officiers et de soldats qui l'accompagnaient, vous êtes condamnés à périr noyés de même que l'armée pharaonique, dans les mêmes eaux. Vos biens seront confisqués au profit du peuple !

Le temps que cette sentence soit répétée à la foule massée aux quatre coins du camp et une clameur d'approbation retentit.

*

* *

À peine la cour impériale s'était-elle retirée au palais que le peuple voulut se jeter sur les Hébreux que la garde avait formés en colonnes afin de les conduire, à travers le désert, jusqu'à Piha Hirot, au bord de la mer des Algues, là où Aménophis et sa troupe avaient été emportés par les eaux. Les soldats eurent grand mal à protéger les Juifs.

Ces derniers avaient accueilli l'énoncé de la sentence avec calme. Ils savaient la révolte inutile, mais caressaient encore l'espoir d'être sauvés par ces mêmes flots miraculeux qui avaient épargné leurs frères en exil.

De la plaine des jeux, leur longue caravane souffrante se dirigea vers Memphis qu'elle parcourut en méandres capricieux. Dans les quartiers riches, des esclaves versèrent sur eux de l'huile bouillante. Dans les quartiers populaires, dont les maisons paraissent des cubes de briques ocrées, chaque porte figurait un nouveau supplice. Puis il leur fallut passer par leurs propres quartiers dévastés la veille et se désespérer de n'y plus voir le moindre signe de vie.

Aux portes de la ville, la population n'accompagna plus les Hébreux. Elle les laissa aller vers la mort dans le désert terrible, lourd comme leur vengeance. À longues marches forcées, la colonne geignante abandonnait sous elle des hommes et des femmes épuisés, anéantis, vidés de sang et de nerfs, que la foi n'animait plus. Ils préféraient se laisser mourir dans le sable brûlant, tel un linceul de feu, plutôt

que de courir, assoiffés et affamés, pour être menés à la noyade.

Les survivants, ceux que ne quittait pas l'espérance insensée en Jéhovah, marchaient les pieds rôtis et les yeux vides. Souvent, au milieu d'eux, un chant fusait soudain et se transformait irrésistiblement en chœur, tragique mélodie dans l'immensité torride. Le peuple d'Israël décevait ses bourreaux.

Les soldats avaient d'ailleurs renoué leurs boucliers d'or. À quoi bon tuer encore ? Eux aussi étaient las, sous l'astre dardant qui stérilise les courages et lamine les plus solides déterminations. Et puis tant d'Hébreux mouraient d'eux-mêmes... Leurs corps pourrissants serviraient de piste à l'armée, au retour !

Mais bien que n'ayant point perdu de proche dans la poursuite de Moïse, le chef Seti, chargé par le tribunal d'exécuter la sentence, nourrissait une intransigeance et une ambition démesurées. Devenir le chef suprême des forces impériales, tel était le stimulant qui lui faisait ajouter marche forcée sur marche forcée, sans repos ni répit jusqu'à la mer.

Lorsque les cavaliers lancés en avant-garde aperçurent les flots parfaitement immobiles et sereins, ils ne purent résister à l'envie de s'y baigner. Leur poitrine asséchée se gonfla éperdument de toute l'étendue vertigineuse de l'eau. Puis, tout ruisselants, ils remontèrent à cheval et partirent au galop pour encourager la caravane. Elle fléchissait déjà, s'allongeait, élastique et saignante, dans l'or vaporeux du désert. Apprenant la proximité du rivage, les soldats poussèrent des cris de joie.

Pour les Hébreux arrivés aux limites de la mort, le martyr recommençait. Impatient d'en finir, Seti les rassembla sur la plage, autour d'un simulacre de tribunal, et leur relut la tragique sentence. Le peuple élu se mit à prier, demandant à Jéhovah s'il allait une seconde fois le sauver.

La troupe brandit ses lances aiguës et ses sabres plats.

Mais quand les soldats voulurent pousser les Juifs à l'eau et les noyer, ils s'aperçurent qu'ils devaient eux aussi s'immerger. Or ils étaient embarrassés de leurs armes et ne savaient pas nager. Certains parvinrent à couler quelques vieillards et adolescents, mais la plupart des Hébreux se mettaient hors d'atteinte ou s'éparpillaient tout au long du rivage.

Après avoir ordonné que les Hébreux fussent à nouveau rassemblés sur la plage, Seti tint conseil avec ses officiers. Ils discutèrent longtemps : leurs hommes harassés menaçaient de se mutiner et de retourner à Memphis si les esclaves n'étaient pas exécutés immédiatement.

Seti hésitait à assassiner les Juifs. On lui avait donné ordre de les noyer, il devait les noyer : cela revêtait pour lui un caractère quasi religieux. Ce fut alors que l'un de ses officiers, qui avait séjourné dans la contrée, lui signala fort opportunément qu'un rocher énorme, vertigineux, surplombait la mer à trois journées de marche du camp. L'endroit appartenait déjà à la légende : appelé « rocher de la vengeance », on l'ornait de périls invisibles aux plus braves. Aussi, lorsque les Israélites apprirent qu'ils allaient être précipités du haut de ce promontoire, le découragement s'empara de beaucoup d'entre eux tandis que certains virent dans cette exécution différée une nouvelle manifestation de la sollicitude divine.

La nuit se passa à calmer la soldatesque indisciplinée. Puis, aux premières clartés du matin, la caravane s'ébranla dans la direction supposée du rocher.

La marche dura trois longues journées. Les estafettes lancées ventre à terre le long de la côte n'avaient rien découvert. Les Juifs psalmodiaient toujours leurs cantiques. À chaque heure, chaque minute, s'amplifiait leur foi fervente. L'un d'eux, Isaac, s'était improvisé berger de leur troupeau misérable. « Jéhovah qui a sauvé vos frères vous sauvera », déclarait-il. Et il était comme un apôtre baigné d'énergie céleste. Ainsi soulevés et transportés par cette

ardeur magnétique, les Hébreux poursuivaient leur route, les lances égyptiennes dans les reins.

De plus en plus fatigués, tous allaient au-devant d'un mirage. Car il était là, le rocher, devant eux. De sa colossale hauteur il formait une presqu'île que les flots attaquaient en vain depuis des siècles. Mais Jéhovah était avec les Juifs : le roc immense, les soldats égyptiens ne l'aperçurent jamais. Ainsi passèrent-ils, les suppliciés comme leurs bourreaux, sans même deviner sa masse énorme qu'une tempête de sable dissimulait à leurs yeux en soulevant un épais et tourbillonnant nuage de poussière.

Le peuple d'Israël connut avec béatitude l'infinie bonté de Dieu qui créa sur sa route ces colonnes de sable pour l'arracher à la mort...

*

* *

Au bout de six jours l'eau manqua et la révolte éclata au sein de l'armée. Les chefs affolés érigèrent alors un nouveau tribunal, lequel décida que, faute de pouvoir noyer les Hébreux, il fallait les faire périr en les abandonnant dans le désert.

Livrés à eux-mêmes, les Juifs allumèrent de grands feux propitiatoires et promirent à Dieu des holocaustes lorsqu'ils posséderaient des animaux à lui consacrer ¹. Le lendemain du départ de leurs tortionnaires, un jeune Israélite qui s'était porté au-devant de son peuple découvrit une source dans le désert. Sauvés, les Hébreux entonnèrent le cantique de grâce. Isaac exultait en sa foi et les convia à marcher et marcher encore vers l'inconnu, puisqu'ils ne

1. En commémoration du « jour du miracle », les Falachas allument aujourd'hui encore des feux en holocaustes, mais sans sacrifier d'animaux.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

